

Extraits du Forum du Front de Gauche pour l'art et la culture

13 juillet 2011, Salle des fêtes de la mairie d'Avignon

Le Front de gauche pour l'art et la culture, qui a tenu un premier forum le 2 mai à Paris puis le 6 juin à Marseille, a organisé son troisième forum le mercredi 13 juillet 2011 de 13 h à 16 h à la salle des fêtes de la mairie d'Avignon place de l'Horloge sur le thème :
Création, appropriation populaire et démocratie.
Quel projet le Front de gauche doit-il porter ?

Extrait de l'intervention d'Alain Hayot, Responsable national à la Culture au Parti Communiste Français

Tout en reconstruisant une gauche de combat, une gauche populaire, écologique et citoyenne, une nouvelle dynamique politique pour inventer un nouvel avenir en France et en Europe. Parce que nous avons voulu affirmer notre volonté de rassemblement, les communistes ont fait un choix historique. Ils ont désigné comme candidat à la Présidentielle une personnalité, Jean-Luc Mélenchon, qui n'est pas issue de ses rangs, chacun le sait. Je veux dire, au nom du Parti Communiste et au nom de Pierre Laurent, que nous sommes confiants dans la qualité de la campagne collective que nous allons mener (*ou avons menée ?*) ensemble avec Jean-Luc. Il porte à cette élection un programme partagé, élaboré avec vous, qui n'est pas bouclé, on l'a dit et répété et je peux vous dire que vous allez l'entendre nous sommes très loin d'être encore au bout de cette affaire-là.

François Clavier, comédien, intervenant au nom d'Estienne de la Boétie⁽¹⁾

(Il y a trois sortes de tyrans.

*Les uns règnent par l'élection du peuple,
les autres par la force des armes,
les derniers par succession de race.)*

Le montage de la vidéo est un peu brusque (il faut dire que cette intervention a surpris le public avignonnais). Je pense qu'il ne serait pas inutile de citer les 2 phrases précédentes.

Ceux qui ont acquis le pouvoir par le droit de la guerre se comportent comme en pays conquis.

Ceux qui naissent rois ne sont généralement guère meilleurs. Nés et nourris au sein de la tyrannie, ils tirent avec le lait la nature du tyran et regardent les peuples qui sont sous eux comme leurs serfs héréditaires.

Celui qui tient son pouvoir du peuple devrait être, ce me semble, plus supportable ; mais dès lors qu'il se voit élevé au-dessus de tous les autres, flatté par je ne sais quoi qu'on appelle grandeur, il décide de n'en plus bouger et considère presque toujours le pouvoir que le peuple lui a légué comme devant être transmis à ses enfants. Or dès que ceux-ci ont adopté cette opinion, il est étrange de voir combien ils surpassent en toutes sortes de vices, et même en cruautés, les autres tyrans. Ils ne trouvent d'autre moyen pour fonder leur tyrannie que de renforcer la servitude et d'écarter si bien les idées de liberté de l'esprit de leurs sujets que, pour récent qu'en soit le souvenir, il s'efface bientôt de leur mémoire.

Entre ces trois sortes de tyrans, je vois bien quelques différences, mais de choix, je n'en vois guère: les moyens d'accéder au pouvoir sont divers, mais la façon de régner est presque toujours la même.

Les conquérants se comportent en prédateurs, les successeurs regardent le peuple comme un troupeau d'esclaves leur appartenant naturellement et ceux qui sont élus par le peuple le traitent comme un taureau à dompter.

Je poserai cette question : s'il naissait aujourd'hui des gens tout neufs, ni accoutumés à la sujétion, ni affriandés à la liberté, ignorant jusqu'au nom de l'une et de l'autre, et qu'on leur proposait d'être sujets ou de vivre libres, quel serait leur choix ?

Sans aucun doute, ils préféreraient de beaucoup obéir à la seule raison que de servir un homme car pour que les hommes, tant qu'ils sont des hommes, se laissent assujettir, il faut de deux choses l'une : ou qu'ils y soient contraints, ou qu'ils soient trompés.

Bien souvent ils perdent leur liberté en étant trompés, et en cela ils ne sont pas toujours séduits par autrui mais bien souvent ils sont trompés par eux-mêmes.

Il est incroyable de voir comme le peuple, dès qu'il est assujetti, tombe soudain dans un oubli si profond de sa liberté qu'il lui est impossible de se réveiller pour la reconquérir : il sert si bien, si volontiers, qu'on dirait à le voir qu'il n'a pas seulement perdu sa liberté mais bien gagné sa servitude.

Il est vrai qu'au commencement on sert contraint et vaincu par la force; mais les descendants servent sans regret et font volontiers ce que les autres, leurs devanciers avaient fait par contrainte.

Les hommes nés sous le joug, élevés et nourris dans la servitude se contentent de vivre comme ils sont nés et ne pensent pas avoir d'autres biens ni d'autres droits que ceux qu'ils ont trouvés ; ils prennent pour leur état de nature l'état de leur naissance.

L'habitude, qui exerce en toutes choses un si grand pouvoir sur nous, a surtout celui de nous apprendre à servir et à avaler le venin de la servitude sans le trouver amer, comme on dit de Mithridate, qui finit par s'habituer au poison à force de s'en injecter.

Nul doute que la nature nous dirige là où elle veut, bien nés ou mal nés, mais il faut avouer qu'elle a sur nous moins de pouvoir que l'habitude.

L'habitude nous forme toujours à sa façon, malgré la nature.

La nature de l'homme est donc bien d'être libre et de le vouloir être, mais sa nature est telle que naturellement il prend le pli de l'éducation qu'on lui donne.

La première raison de la servitude de l'homme, c'est le péché disait Saint Augustin. La première raison de la servitude volontaire, c'est l'habitude.

(Applaudissements)

(1) Tiré du DISCOURS DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE d'Estienne de La Boétie, joué au théâtre des Halles à Avignon à 19h30 du 7 au 29 juillet par François Clavier.

Extraits de l'intervention de la **clownette** :

[...] ils cherchent et ce sont des chercheurs qui cherchent. Ce sont des scientifiques, ils ont le temps, il faut les payer, hein...

Eh bien nous, quand on cherche, on est des chômeurs. C'est drôle, hein ?

Extraits de l'intervention finale, celle de Jean-Luc Mélenchon :

Ce qu'on peut dire c'est que cette réunion est un beau succès. (Public : plus fort)
Ouais, ça vient plus fort. Il faut commencer doucement parce que sinon c'est insupportable.
(Rires)

Puis, après tout, vous êtes tous des techniciens des arts et de la culture donc, vous, vous savez, vous, quand on parle fort, alors on se met à ressembler à quelqu'un d'autre. (Rires)
C'est technique. J'ai entendu toute la semaine se dire toutes sortes de choses, sur mon ton Gaullien, qui venaient de gens qui n'entendent rien à l'art oratoire. Quand on parle fort la phrase s'allonge, par nécessité, et il suffit que ce soit la voix d'un ancien fumeur et tout aussitôt, elle devient grave. Allez chevroter un instant parce qu'il faut parler trop fort, l'affaire est dite. Vous voilà repeint en Gaullien. Mais, si je prenais la mèche, ce serait Malraux.
Laissez-moi, des fois, un peu, être Mélenchon. Comme vous tous ici, une personne libre.

Le nouveau rôle qui m'a été confié, bien sûr, me remplit d'émotion. J'en mesure toute la portée et, je vous le dis, elle me dépasse. Et je sais pourquoi ! C'est qu'en vous entendant, je vois, alors même qu'un fil rouge en quelque sorte -c'est la bonne couleur pour le désigner- traverse nos propos, à quel point nous sommes en miettes. Nous sommes en miettes idéologiques. Chacun va, dit ce qu'il a à dire, frappe de son côté de la muraille pour tâcher de la faire tomber. Mais quel mal nous avons à nous fédérer, à porter une parole commune. Et ceci m'amène au cœur de ce que nous sommes en train d'entreprendre.

Si je me réjouis autant de voir que ce Front de Gauche de la culture commencé au Grand Parquet à Paris, continué à Marseille, qui se prolonge ici et qui, chaque fois, rassemble un nombre croissant de personnes non seulement intéressées mais prêtes à s'impliquer, c'est qu'il se passe quelque chose dans la profondeur de notre peuple, dont nous sommes à notre façon l'expression et dont cette campagne peut être le moyen. Non ce n'est pas la campagne d'une personne et je supplie qu'on ne crie pas mon nom ni qu'on fasse des pancartes que l'on agite au premier rang comme je l'ai vu dans d'autres meetings où l'on se sert d'un nom comme d'un résumé. Je ne résume rien du tout et je ne suis pas candidat à ce rôle.

Nous faisons une campagne électorale qui est une étape à l'intérieur d'un processus bien plus grand que nous-mêmes et même que cette campagne et même que cette élection. Et ce processus porte un nom, c'est la révolution citoyenne. Elle a commencé en opposition au terrible déferlement du rouleau compresseur libéral dans l'Amérique du Sud. Elle est arrivée dans le Maghreb. Elle prend pied en Europe, en Grèce en tout premier lieu avec les onze grèves générales qui s'y sont déroulées, avec le mouvement des Indignés sur la place Syntagma, Puerta del Sol et nous, ici, avec notre grand mouvement pour la défense des retraites qui n'est pas seulement un arrangement social mais une idée sur la façon de vivre en société. Voilà ce que nous sommes en train d'entreprendre.

Et dans le domaine singulier (je vais dire pourquoi) du front culturel, cela est vrai aussi. Vous mettant en mouvement, vous aurez à commencer la révolution citoyenne, qui doit avoir lieu, sur le front culturel. Non il ne suffira pas qu'on ait réglé entre nous la question des moyens qui est pourtant fondamentale si l'on veut que ce que nous entreprenons ait ce minimum de dignité qui fait que l'on parle des gens vivants, qui font vivre la culture.

Où est la culture sans les cultureux ? Il n'y en a pas. C'est comme la République: pas de République sans Républicains, pas de socialisme sans communistes (rires), pas d'écologie sans nous tous ! (Applaudissements) Eh bien, il ne suffira pas de traiter cette question. Et je sais que tout le monde dans cette salle le ressent mais quand même réglons-la d'abord. Ne vous occupez pas d'argent ! Il y en a. Beaucoup. Ce n'est pas le sujet. Aujourd'hui, l'action culturelle de notre gouvernement coûte moins cher que la politique d'expulsion des immigrés.

Tout ce qui est dépensé, c'est à peine 3% des profits de Total. Allons, ne vous chagrinez pas pour cette affaire d'argent. Nous la réglerons. Nous la réglerons politiquement et nous n'aurons pas d'autre moyen (pas parce que nous aimons ça mais nous n'aurons pas d'autre moyen) que le rapport de force. Nous n'aurons pas d'autre moyen que d'affronter le système. Je préférerais comme tout le monde la vie douce, tranquille d'un seul coup. J'aimerais qu'il n'y ait pas besoin de tout cela. Mais, hélas, c'est être adulte et responsable que de le savoir. L'affrontement est devant nous. Ceux qui croient qu'on s'arrange par des compromis, à l'heure à laquelle nous parlons, doivent se souvenir que ces compromis finissent toujours par être des compromissions et les compromissions des capitulations. Regardez ce qui se passe en Grèce ! Tenez-vous le pour dit. Nous sommes tous sous cette menace. La cupidité du système est sans borne. Elle aveugle les dominants. C'est une caractéristique des grandes périodes de l'histoire que l'aveuglement des dominants qui croient toujours que le passé va pouvoir continuer. Le passé ne veut pas mourir. Et pourtant il le faudra bien. Alors m'y voici.

La question des moyens ? Oui. Des institutions culturelles ? Oui mais révolutionnées. La vie des créateurs ? Oui mais avec pour projet révolutionnaire d'abattre la cloison qui fait l'aliénation. C'est celle qui assigne à chacun un rôle dont il ne sortira pas : celui-là crée, celui-là consomme. La muraille que l'humanisme militant peut faire tomber, c'est celle qui présuppose indépassable cette séparation. Comme, parmi les puissants, on se figure qu'elle est indépassable la frontière de celui qui sait et celui qui ignore alors qu'entre les deux il y a le processus tout humain des partageux qui s'appelle l'éducation. Entre celui qui crée et celui qui va se transformer au contact de cette création, non, la frontière n'est pas définitive.

Et je reviens sur ce point parce que depuis notre première rencontre au Grand Parquet, on m'a interrogé sur le fait que, lorsque je parle de cette façon, est-ce que je suis en train de nier la spécificité des créateurs ? Mais non, mille fois non. Marchent devant nous, l'humanité toute entière, les poètes, les chercheurs, les écrivains, les musiciens, les plasticiens... Et nous nous tâchons à notre façon, en bénéficiant de ce qu'ils nous ont apporté, nous-mêmes de sortir hors de nous pour nous grandir et être meilleurs êtres humains et meilleurs créateurs que nous ne le sommes déjà aujourd'hui peinant misérablement avec notre crayon, tâchant d'imiter avec notre violon ce que nous avons entendu... Cette première forme de la révolution, qui est de vaincre cette frontière-là, elle est centrale.

De quoi parlons-nous depuis ces trois réunions ? Quoi ? Le monde manquerait de culture ? Mais on se trompe, il est rempli de culture. L'univers humain est intégralement culturel. Les êtres humains sont des êtres de culture jusqu'au point que des illusions culturelles, parfois, de supériorité d'un groupe par rapport à un autre peuvent conduire à la mort comme l'exemple de ces Vikings qui, paraît-il, ne voulaient pas manger de poisson parce que c'étaient les Inuits qui en mangeaient et qu'ils les considéraient comme des animaux jusqu'à ce qu'eux-mêmes, n'ayant rien à manger, finissent par disparaître. Où l'on voit qu'il y a un rapport entre l'écologie et la culture car seul l'aveuglement culturel peut faire croire que le monde est abandonné à notre prédation sans limite, comme les enfants qui croient que l'univers est infini et l'amour des parents de même, tous disposés qu'ils sont parfois jusque dans l'âge adulte à les soumettre à leur tyrannie.

Notre monde est un monde de culture mais c'est une culture globalitaire. Oui il y a une culture officielle mais ce n'est pas celle que nous portons. La culture officielle, c'est celle du monde globalitaire. Je dis globalitaire, le mot est composé avec global et totalitaire parce que, pour la première fois de l'histoire humaine, il n'y a qu'un seul système qui organise toute l'humanité et la tient toute entière dans les mêmes réseaux et pour y faire consentir (comme dans tous les systèmes ainsi que cela a été rappelé tout à l'heure par ce texte merveilleux, après quoi on ferait mieux d'en rester à se taire, de la Boétie), il y a cette force du consentement à la servitude que l'on nomme l'habitude et l'habitude est une culture. Et les objets de la culture qui nous façonnent jusque dans notre intimité, sans même parfois que nous le sachions, ils sont là, à tout instant, à toute seconde.

Quelqu'un a parlé du temps tout à l'heure, disant que sa dimension, dimension invisible de l'univers social, n'était pas assez bien comprise. Regardez un film. Demandons-nous pourquoi dorénavant le moindre plan ne saurait durer plus de quelques secondes, tandis qu'il y a encore si peu de temps, ils étaient plus longs. C'est que le monde totalitaire vis sur la vitesse et le temps zéro. Tout le pouvoir est au temps zéro. Celui des nanosecondes des échanges d'argent et, comme dans tous les systèmes, à toutes les époques, il impose son temps qui est le temps dominant et ses méthodes et ses images à tous les autres compartiments de la vie humaine. Nous sommes sans cesse traités, considérés, conditionnés, comme du temps de cerveau disponible pour cette consommation sans fin qui nous fait croire que nous existons alors que nous nous contentons d'être placés dans la situation du rouage du système. Le système crée les besoins, il ne les satisfait pas. Il les crée puis il les modèle, il les formate. Dans l'univers entier, une seule mode, les mêmes objets partout, les mêmes comportements recommandés et partout les mêmes petites élites hallucinées qui se croient intéressantes parce qu'elles participent des valeurs de ce temps, de sa cruauté, de sa violence, de sa sauvagerie. Ah non, nous ne méritons pas que nous soit fait le procès à nous d'être des normalisateurs car, au contraire, dans cet ordre globalitaire, c'est nous qui ouvrons la faille de la liberté en recommandant la culture dont vous avez parlé à cet instant mais qui est la contre-culture.

Je viens maintenant à ce qui moi me préoccupe, après tout comme vous, et puis j'ai le privilège d'avoir le micro et de ne pas vous le rendre. (Rires) Il faut bien que ma situation ait un avantage. On ne peut pas traiter de notre bataille culturelle sans traiter de son contenu. Une fois qu'on a réglé les problèmes des moyens. Une fois qu'on a réglé le problème de l'éveil à l'aptitude d'être cultivé, que nous avons évoqué à plusieurs reprises à travers la question essentielle de l'éducation. Ce n'est pas après quand on y aura pensé un jour. Ou bien alors cela signifie que nos enfants accéderont à la culture par voie d'héritage. C'est ce qu'il se passe, ne nous racontons pas d'histoires. Les élèves, dont on a parlé tout à l'heure, n'ont pas hérité en famille des mêmes biens, dont les nôtres peut-être, dans cette salle, ont hérité. Alors une fois qu'on a aussi réglé cette question. Oh, ce n'est pas la plus simple. Je me souviens des reproches amers qui m'ont été faits étant Ministre de l'Enseignement Professionnel, lorsque nous avons ouvert 1 750 classes à projet artistique et culturel. Le reproche fut fait immédiatement que nous avions une vision utilitaire de la culture.
Rude bataille !

[...] qui consiste à décliner les orientations générales telles que nous les avons mises noir sur blanc sur le programme partagé en autant de documents spécifiques attelés à tel ou tel aspect du problème que nous traitons et qui sera traité dans les ateliers législatifs prévus à cet effet. Il n'empêche. Nous n'aurons fait que la moitié du travail. Ce à quoi j'appelle les créateurs, c'est à s'impliquer, du fait même de leur art et avec les outils de leur art, dans le processus de la Révolution Citoyenne.

[...] 1 995 milliards de biens et de services de très haut niveau. Ainsi tout le pouvoir de l'argent est concentré dans la capacité créative du très grand nombre. Les arts et la culture doivent rappeler et ramener à l'estime de soi, au goût de créer, à l'idée que nous ne sommes pas promis à être soumis et que, s'il y a des sacrifices à faire, oui il y en aura, pour certains et pas pour les autres, et il faut le dire comme je suis en train de le dire. Mais si je le dis comme ça ce n'est que du discours politique. C'est mieux si c'est la clownette qui le dit. C'est mieux si c'est l'un l'autre d'entre vous qui le sculpte, qui le peint comme on le fait derrière moi. Parce qu'alors, on ne parle plus seulement à l'esprit. On parle aussi au cœur. On essaie de faire une campagne, j'espère que vous avez apprécié, poétique. Ce n'est pas tous les jours qu'on met sur une affiche « La France, la belle, la rebelle ». Eh bien, allez, donnez encore mille vers, mille musiques, mille sculptures, mille tableaux, mille partitions à la Révolution ! (Applaudissements)

La vidéo se termine sur la chanson « Ma France » de Jean Ferrat.